Effur

Frémissements d'invisibles

A mon réveil, encore confus et hébété, je sentis une pression continue sur mon thorax, comme si un gros animal y avait posé une patte lourde et imposante. En émergeant lentement de mes rêves en demi-brumes, je réalisais qu'une griffe acérée s'enfonçait fermement dans mon sternum, elle m'agrippait comme si elle cherchait à me maintenir couché. Je sentis son souffle glacial sur mon visage et j'entrevis « le regard de Charybde qui semblait me dévisager depuis la nuit des temps ». Sans pouvoir résister, je me noyais dans le gouffre béant de sa pupille :

Page blanche, je te vois me voir !

Immaculée - conception, vestale des banquises, gardienne des temples de sel,

De ta robe de glace au lit vide de tes noces,

De tes gestes lents blêmes en éboulis de marbre,

Je sens ton souffle glacial, tu me hantes comme les neiges d'Eurydice,

Des steppes gelées de ton sourire,

De ta peau pâle vêtue de froid,

De ton silence virginal, drapé d'absence,

Des vents du mort de ton regard,

De ta pureté aveugle, tu me scrutes immobile,

Toi l'immaculée, depuis l'invisible, je te vois me voir !

Ton néant me défie et muette tu me hurles :

-Toi l'écrivain qui te tiens devant-moi !

-Quand vas-tu cesser de fuir ? Quand vas-tu enfin jeter l'ancre ?

-Je t'offre ma virginité, celle de tous les possibles !

-Quand vas-tu enfin oser semer ton texte ? laisser ta trace sur mes ciels d'hiver ?

Page blanche, tu me contamines d'asepsie !

Ta béance laiteuse me sourit carnassière,

Ta candeur réveille, irrémédiable l'ire de mes diables… Mes diables intérieurs, mes inquisiteurs…

La tâche de te tacher, Marie …

Faire germer des caractères d'ombre dans ta forêt livide,

Laisser des traces d'encre sur ta robe de carrare,

Faire palpiter ta pâle piété de lettres impures,

Page blanche, tu m'infliges un insurmontable Vertige !

Page blanche, je te vois me voir, je ne peux que m'enfuir…

Tel un Dieu fuyard, égaré, hagard, pyjama rayé en cavale, je rase les murs sur la pointe des pieds…

M'esquiver, m'éclipser, m'échapper, fuir à toutes jambes, n'importe où ... ici, là-bas, ailleurs, dans l'ascenseur !

Fuir blancheur, Vierges-Marie, immaculées, immatriculées, ours polaires, loups des steppes, périodes glacières, Monts Blancs, alpinistes, faux semblants, cols blancs, banquiers, braqueurs, blanchisseurs, bols horribles, Bolloré, 3ème Reich…

Je sors de l'appartement en courant, j'atterris brutalement sur le palier, tapis rouge usé…

Personne heureusement pour me surprendre en flagrant délit de page blanche …

Ascenseur classé « Roux-Combaluzier », la grille sonore se referme comme un couperet,

Me voilà encore pris au piège ! l'immaculée me poursuit…

J'appuie sur « Rez de Chaussée », il descend lentement… trop lentement…

Sois patient voyons ! il faut savoir attendre, encore quelques étages vers la liberté…

Mais soudain, il ralentit… une panne ? je panique !

Vais-je à jamais rester coincé dans ce tombeau vertical, dans l'entre deux mondes des paliers ?

C'est trop tard, je la vois arriver, la page blanche me rattrape… au secours !

Une brève secousse me sort de ma torpeur, j'entrevois la rue par la vitre, cet antique ascenseur prend son temps… la grille s'ouvre, me libère.

Enfin, une grande bouffée d'air vicié des rues Paris ! des bruits, des passants, costumes, cravates, agitation urbaine, circulation…

Dès les premiers pas, je croise un kiosque, une affiche, un regard noir, des pages noires !

Les pages noires de l'Histoire, à nos portes, là, tout près, collabos, képis, matraques, elles rodent, scrutent, trépignent, épileptiques, elles épient l'éthique…

Prisonnier des damiers de la terre : entre carrés noirs et carré blancs, où aller ?

Mais là, profitons de quelques instants de répit… reprendre son souffle, s'accorder un peu de lenteur, un petit café peut-être ?

Non ! continuons à fuir, s'engouffre dans les rues qui m'appellent, thérapies du hasard, se soigner par ce qui survient…un espoir ?

C'est à chaque fois la même chose :

Cette fois-ci, je dois écrire un texte au sujet de fresques immenses peintes par une artiste d'un petit village perdu des Alpes de Haute Provence, Thoard je crois ?

Elle s'appelle Julie Ruffe et elle a beaucoup de talent !

Ses peintures expriment l'évidence, le sacré même, une forme de majesté.

Et puis elle est courageuse, elle n'a pas peur du beau !

Mais depuis qu'elle s'est inquiétée hier :

« Il te reste encore quelques jours avant de rendre ton texte à l'imprimeur », c'est la panique !

Je n'ai pas encore écrit une seule ligne et tout recommence comme d'habitude : vague à l'âme, auto-censure, dégringolade, perdition …

Je tressaille, je m'imagine stigmatisé, hué par une meute de vestales en toges blanches, une course poursuite jusqu'aux enfers, d'échéance en déchéance.

« Dead-Lines », « lignes de la mort » les lignes de la main, les festins du destin, nuées d'albatros atroces … je les vois aussi là-haut tourbillonner en hurlant la fin du monde !

La page blanche, tout le monde le sait : c'est avant tout procrastination, paralysie, tétanie ! Oui, je deviens tétanique, je sombre, c'est le « naufrage du tétanique », je fonce droit sur un immense iceberg blanc, je coule, me voilà Gordon Pym dans le maelstrom d'Edgar Poe, me voilà Ulysse dans l'œil de Charybde, me voilà naufragé de Thomas Bernard, condamné à jouer pour l'éternité les variations Goldberg sur un piano blanc édenté …

Je me précipite, rue Daguerre, avenue Denfert Rochereau, à tâtons, chancelant, je cherche hagard un lieu, le seul lieu qui puisse conjurer la tyrannie des pages blanches...

J'entrevois une porte déteinte, peinture écaillée, je pousse instinctivement la poignée, grincements du temps, boutique obscure… le sanctuaire est là !

Ils sont là, les livres, les pages salutairement imprimées, les vieux volumes empilés qui se protègent mutuellement du néant....

Et puis, j'aperçois indistinctement au fond, un libraire tapi dans l'ombre. Impassible, il m'observe depuis l'éternité…

Est-ce le hasard ou l'instinct qui m'ont fait échouer ici ? J'éprouve un sentiment étrange en poussant la porte. A peine sur le seuil, la porte entrouverte, je respire l'odeur lourde de livres anciens, de parchemins. Je devine aussi des essences de cires à cacheter, des poussières de la nuit des temps. Dans la pénombre, des manuscrits sommeillent les uns sur les autres, en attendant l'éternité.

Mais se distille aussi des senteurs indéfinissables… elles nous transportent dans les grands espaces, les territoires perdus des souvenirs. Je ressens un étrange bien-être, je m'abandonne, un silence parfumé m'emporte… Ma mémoire olfactive s'éveille, j'entrevois brièvement des lieux lointains, où était-ce ? Des déserts peut-être ? c'était il y a longtemps…

« Le hasard, l'instinct, c'est la même chose » ai-je pensé, en m'arrêtant un instant, à l'interface des deux mondes, un pied dehors et l'autre dans l'antre de ce libraire de l'ombre…

Et puis me vient à l'esprit : « l'instinct, c'est le jeu du hasard et du destin » … « non, plutôt : le destin, c'est le jeu du hasard et de l'instinct » … et puis non, cela ne tient pas, le destin n'a rien à voir avec l'instinct, ni le hasard d'ailleurs !

Sortir, entrer ? Je referme doucement la porte très abimée derrière moi. Caché au fond de la pièce, derrière un mur de livres, le vieil homme immobile semble poser pour Rembrandt. A-t-il monté la mise en scène en attendant le Maître ? lueur de bougie, clair-obscur, le regard égaré vers un grimoire qui défie le temps … Il me parait sans âge, dans sa posture, dans son retrait du monde, on l'imagine en Kabbaliste désabusé, poète exilé, héros de luttes anticoloniales ou caravanier perdu dans la « folie des sables ». Derrière lui, on entrevoit des parchemins, des feuilles éparses couvertes de hiéroglyphes, des livres ouverts aux pages de gravures dorées, le tout entreposé dans un désordre qui parait savamment orchestré.

A-t-il perçu mon désarroi ? J'imagine qu'il a certainement lu dans ma gestuelle l'expression d'une agitation fébrile, qu'il a deviné l'intranquillité de ceux qui écrivent, l'inconfort de ceux qui doutent. Il a bien dû percevoir la fièvre de ceux qui errent douloureusement entre le flux et le reflux des lignes, les phrases qui s'écrivent et s'effacent au fil de l'eau, des mots qui jaillissent exaltés et qui s'affaissent désespérés… Il a dû saisir en un instant le ballottement douloureux de la création à la merci des marées de l'âme…

Quand va-t-il me dire solennellement « ce que vous cherchez est là ! » ? et puis tendre le bras vers le fond de la boutique en m'indiquant un volume auréolé de mystère ? Car il est probablement Tirésias, Socrate ou druide guérisseur, il est le passeur d'entre les mondes. Il sait que mon navire chavire, ma frêle embarcation pliée dans une feuille blanche, « dévale la pente de la raison », elle court à sa perte ! il la voit tanguer et se diriger inexorablement vers l'abîme… J'imagine qu'il va m'attraper le bras, il va me montrer le chemin de la rédemption et me tendre un livre : « Là réside la clef des pages blanches ! »

Mais cela ne se passe pas comme cela : il reste silencieux et ne prête aucune attention à ma présence. Au contraire, les remous de mon âme ont plutôt l'air de légèrement perturber sa torpeur millénaire…

Face à son mutisme, je lui demande compulsivement : « auriez-vous, *par hasard*, le livre de Maéna Py : « *Benjamin Britten entre deux mondes, perspectives comparatistes* » publié en 2012 chez Garnier ? Je m'embarque ensuite maladroitement dans une sorte de justification timide et certes, un peu prétentieuse :

-je n'apprécie pas réellement Britten, mais son concerto pour violon me fascine. J'aimerais comprendre dans quelles circonstances il l'a composé… J'ai le vague souvenir qu'il l'a écrit juste avant la deuxième guerre, en 1939, alors qu'il s'était exilé aux Etats-Unis. Mais j'aurais aimé en savoir un peu plus sur les muses qui l'ont

accompagnées à ce moment-là. Comment a-t-il pu faire jaillir une œuvre aussi inspirée et énigmatique ? Peut-être aurais-je trouvé des indices dans une de ses rares biographies compilées par Maéna Py… ? Mais bien entendu, comme la plupart des livres réellement intéressants, il est introuvable !

- Je l'ai justement commandé hier, répond-il, d'un ton lapidaire. « Il arrivera demain ! Revenez le matin, il sera là !

Puis, après un long silence, il me dit d'une voix un peu moins sévère : « en attendant, prenez ce livre, il vous sera utile ! »

Affublé de ce volume que le hasard, le destin ou l'instinct ont décidé de me mettre entre les mains, je sors de la librairie, provisoirement apaisé. Je vais pouvoir enfin m'évader un temps par un peu de lecture. Je m'installe au premier café, j'essaie de respirer lentement, j'observe autour de moi :

Deux types au comptoir s'agitent et parlent d'une voix forte. Une dame qui a l'air profondément triste chuchote 'un réconfort' à son chien très fatigué… sur un écran géant au fond de la salle, des joueurs de foot gesticulent derrière un ballon blanc. De temps à autres, ils s'étreignent, sautent, s'enlacent et parfois brandissent leur poing avec un regard menaçant.

J'ouvre la première page du livre, j'esquive les préambules, les notes des traducteurs, des éditeurs, les préfaces d'auteurs. On verra éventuellement à la fin, si du moins, le texte est intéressant. J'ai toujours éprouvé une sorte d'aversion pour ces « préliminaires en blouse blanche » ! Cérémoniaux éditoriaux de médecins légistes, dissection d'œuvres littéraires, comptes rendus anatomiques d'auteurs…J'imagine des académiciens en dentelles lire fébrilement des alexandrins factices dans des vapeurs d'éther…

Allons droit au brut, commençons !

Traité de l'invisible

Jorge Luis Borges

« Tratado de lo no leído »

Littéralement « traité de l'inlu »

Traduit par José Caillois

Hérodote, Enquêtes - livre X, extraits

Les peuples du désert

[…] Nous sommes partis de Tyr, une grande cité phénicienne où des marins apportent des marchandises de toutes les contrées du monde. C'est dans ce port que j'ai pour la première fois fait la connaissance de *Salmos* (*Salm fils de Wahb)* notre guide, un homme bon et méditatif. Il connaissait parfaitement le désert et a su nous conduire sans encombre jusqu'au bout de notre long périple. Nous avons tout d'abord longé la côte de '*Notre Mer'* (Mer Méditerranée) vers le sud et puis le cortège a bifurqué vers l'est, dans le désert d'Edom, à partir de Gaza. Là, j'ai découvert des terres et des peuples que je n'avais encore jamais rencontrés. Au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans le désert, je suis allé de surprises en surprises.

Alors que les peuples parlent une langue commune dans toute la péninsule arabique, celle-ci peut fortement varier selon les tribus. Plus on se dirigeait vers le sud, plus l'intonation devenait chantante, comme si la chaleur du désert teintait les voix d'une mystérieuse mélodie. Les caravaniers se protègent des vents et de la chaleur grâce à de longues toiles finement cousues. Ils se déplacent silencieusement sans craindre le rude climat, en longues caravanes de plusieurs dizaines de dromadaires. Ils acheminent inlassablement sur lesquels des sacs d'épices, des vivres et des jarres d'eau pour les voyages entre les oasis. La nuit ils installent un campement abrité au pied de dunes ou de grands rochers. Ils y érigent des tentes de toiles noires tendues sur des bâtons en bois clairs. Ils se nourrissent de dates, de viande de mouton séchée et de graines. Ils passent l'essentiel de leurs soirées à raconter les histoires de leurs précédents voyages, de leurs rencontres avec des animaux sauvages, de Djinns et de démons du désert. Parfois ils chantent en s'accompagnant de tambours à peaux de chèvre et de flutes au timbre nasillard, pour incanter les esprits de la nuit et implorer leur clémence pour les traversées du lendemain. Souvent dans les conversations, reviennent des histoires de femmes mystérieuses des cités du grand Sud. Leurs regards deviennent alors brillants et le ton de leur voix monte et devient plus animés. Ceux qui sont allé jusqu'aux portes de leurs cités n'ont jamais pu y entrer mais ils racontent des anecdotes étranges que leurs convives ne prennent pas au sérieux. Au début, je n'ai pas prêté attention à ces racontars, car pendant mes enquêtes, j'ai pris l'habitude d'entendre de nombreux mythes invraisemblables et non fondés. Bien avant le lever du soleil, ils démontent leur camp et continuent leur route à l'aube sans hésiter pour la direction à suivre.

[…] Le rythme du voyage était régulier : en général, après une semaine de marche, on rejoignait « presque miraculeusement » ces lieux riches en végétation qu'ils appellent « oasis ». Des plantes luxuriantes s'y regroupent autour d'un étang d'eau claire et attirent de nombreux animaux. Les caravaniers savent très bien comment rejoindre ces lieux malgré la grande monotonie du paysage. Des campements permanent y sont installés ; femmes et enfants viennent les accueillir en courant et en poussant des hululements de joie vifs et aigus. J'ai été très surpris de voir des grands rouleaux de toiles colorées étendus autour des campements. Ils les juxtaposent, parfois en quinconce, parfois en étoiles. Parfois ils les organisent en motifs géométriques complexes sur des grandes étendues de sable. De loin, on dirait que le désert est vêtu d'une peau colorée et parfumée d'essences odorantes. Les motifs, les couleurs et les parfums génèrent des une sensation étrange, indéfinissable... Quand je leur ai demandé la première fois ce qu'étaient ces longues toiles, ils m'ont répondu : ce sont des « *Effur* » en restant très mystérieux et en s'éloignant rapidement pour que je ne pose plus de question.

La porte d'un autre monde

[…] Après trois semaines de marche nous sommes arrivés dans un lieu qu'ils nommaient *Petra*. Ils déballèrent leurs marchandises au pied d'une immense falaise devant laquelle de nombreuses tentes étaient rassemblées. Les dromadaires sont allés s'abreuver avec empressement dans le Wadi où coulait une eau fraiche et limpide. J'ai tout de suite été frappé par les grands échafaudages en bois que les habitants avaient érigés le long de la paroi rocheuse. Ils étaient destinés aux sculpteurs qui bâtissaient l'entrée d'un temple immense dans la falaise. J'ai pensé que ce serait un travail qui prendrait certainement des siècles pour aboutir, tant les habitants étaient peu nombreux et loin de toute cité. Mais ce qui m'a le plus fasciné était qu'ils avaient suspendus de longs *Effur* depuis le sommet de la falaise. Lorsque l'on se tenait debout devant ce spectacle grandiose, on avait l'impression d'être minuscule à l'entrée d'un sanctuaire dédié à Apollon et Artémis. Curieusement, alors même que leurs couleurs contrastaient avec les teintes d'ocre et de rouille des rochers, les *Effur* s'intégraient tellement harmonieusement au décor qu'ils en devenaient presqu'*invisibles*…

Nous sommes restés longtemps à contempler ces immenses toiles qui semblaient tomber du ciel. Là, Salmos m'a enfin expliqué que les *Effur* sont confectionnés dans le temple d'une cité perdue dans les lointaines contrées du Sud (en Éthiopie, près de Yeha). Là-bas, ces toiles de lin ou de coton sont enduites d'huile et de baumes extraits des '*larmes d'arbres sacrés*', les *Boswellia* et les *Commiphora*.

-Ce sont des arbres « qu'on ne peut faire pleurer » qu'une fois par an ! Ils sont vénérés et protégés par des prêtresses qui leur chantent des louanges après avoir incisé le tronc et récupéré leurs '*larmes*'. Elles les font

sécher ensuite au soleil pendant plusieurs semaines, les vendent aux voyageurs venus d'Arabie et en enduisent leurs *Effur* qu'elles gardent majoritairement pour elles. Il continua :

-Sur ces grandes toiles, les motifs répétés sont formés par la juxtaposition de fleurs, de feuilles, et de petites ramifications délicatement découpées dans les arbustes et les plantes des haut-plateaux. Ils forment des courbes et des dessins chatoyants où la vision se perd et se brouille comme si chaque détail abritait des nuées de Djinns minuscules jetaient des sorts à ceux qui les regardent. Les femmes les saupoudrent de pigments extraits de pierres et de plantes sacrées. Elles y ajoutent aussi des d'épices comme la cannelle, des graines de poivre et du safran qui leur apportent des nuances subtiles d'ocres et d'or. On peut parfois y observer des plumes d'oiseaux et de délicates ailes de papillons irisées qui défient la lumière du soleil.

[…] Le mot *Effur*, qui était prononcé en deux temps *'Eff-Ur'* m'a beaucoup intrigué : je n'ai pu m'empêcher de penser à la lointaine cité d'*Ur*, au sud de Sumer. La célèbre cité antique à l'origine des peuples de Mésopotamie. *Eph-Ur* voudrait-il dire l'*Ur* d'au-dessus ? Est-ce que ces peuples du Sud viendraient de Mésopotamie ? J'ai demandé aux plus vieux habitants de la petite cité de *Petra* quelle était l'origine de ce mot : ils m'ont rapporté des récits différents. Certains m'ont raconté que c'est le nom d'un lieu secret au milieu des haut-plateaux d'Éthiopie où sont nées des femmes douées d'une capacité particulière de rêver durant les nuits de pleines lunes. D'autres m'ont confié que c'était un mot qui évoquait un « don de la nuit ». D'autres m'ont dit à voix basse, que le mot était lié à l'essence même de la déesse *Leilith*, qui savait transformer ses pensées en « toute chose ». Mais aucun récit n'attestait un lien quelconque avec les cités sumériennes. Ces contes, bien qu'extravagants, commençaient à stimuler ma curiosité car je n'avais encore jamais entendu d'histoires comme celles-là.

[…] A la nuit tombée, les entrelacs et arabesques dessinés sur les parchemins émettent une lueur phosphorescente qui semblait protéger tout le campement de démons malfaisants. Des lucioles et des insectes luminescents venaient alors survoler les toiles déployées le long des falaises. Et puis l'air se fait alors de plus en plus envoutant et l'on apercevait briller tout autour, les yeux des animaux du désert venus assister au spectacle. De tous mes voyages, je n'avais encore jamais vu un tel spectacle. J'ai toujours été incrédule, et critique vis-vis des histoires que l'on m'a racontées, mais là je peux affirmer que ces rouleaux procuraient une impression étrange et enchantée.

[…] Les habitants de *Petra* m'ont ensuite raconté que ces rouleaux qui avaient selon-eux « une valeur inestimable » étaient acheminés dans toutes les cités d'Arabie et du Nord. Les *Effur* étaient très convoités car ils apportaient harmonie et prospérité en réconciliant les « deux principes ». Je n'ai pas bien compris ce qu'ils voulaient dire par là, mais je l'ai découvert bien plus tard ... J'ai pu effectivement vérifier que dans presque toutes les cités que j'ai traversées, les *Effur* sont étendus le long des hauts murs extérieurs des temples et des palais. D'autres, plus odorants et chamarrés, couvrent les parois intérieures des autels qui accueillent les offrandes. J'en ai déduit qu'ils pouvaient peut-être représenter la porte d'un passage vers un autre monde…

Voyant que j'étais très intrigué par ces parchemins peints, Salmos le guide m'a ajouté qu'ils étaient très prisés car ils « apaisaient le courroux des Dieux » et protégeaient ainsi les peuples du désert. Il m'a précisé qu'ils calmaient les Dieux « parce qu'ils s'adressaient directement à '*leurs âmes d'enfants*' ». Selon lui, les Dieux ont eu, comme les humains, une enfance, mais elle a duré bien plus longtemps... Un soir, devant un feu de bois, il m'expliqua que « les Dieux avaient passé leur enfance au *jardin d'Eden*. Enivrés par les parfums qu'exhalaient les myriades de fleurs, ces '*Enfants Dieux'* vivaient dans une harmonie universelle ». Il ajouta une chose étrange que je n'avais encore jamais entendue : « à cette époque, les pensées de tous ces enfants fusionnaient en une seule entité ». Adultes, ils auraient été chassés de ce jardin merveilleux. Sevrés de la beauté du monde, leurs esprits se seraient scindés en une multitude de Dieux irritables et capricieux. L'idée d'une entité divine unique m'avait été contée il y a longtemps, par certains peuples des contrées araméennes…

Au cœur de l'invisible

[…] Nous sommes restés à *Petra* pendant deux jours et nous l'avons quittée au petit matin pour reprendre notre route vers le Sud. Après quelques semaines de marche, nous avons erré dans des paysages hantés par les djinns.

Les vents se levaient brusquement, tournoyaient en déplaçant de grands nuages de sable à tel point que nous devions nous arrêter pour nous protéger, couchés au sol sous de grandes toiles. Après ces tempêtes, nous repartions avec l'esprit troublé, les yeux endoloris et desséchés. Je pensais que nous étions complètement perdus mais au bout d'une longue errance, nous avons pu rejoindre une oasis encore plus luxuriante que la précédente. *Salmos* m'a confié que cette oasis demeurait *invisible* pour les voyageurs « autres que les peuples du désert ». Son nom d'ailleurs devait rester secret et il n'a jamais été prononcé. Toute la région semblait être protégée et cachée par le désert lui-même : les dunes de sables étaient mouvantes et imprévisibles. Le paysage se reconfigurait mystérieusement pendant la nuit, les vents effaçaient les moindres traces. On aurait pu croire que tous les esprits se liguaient pour brouiller les pistes des voyageurs inexpérimentés. Au contraire, les marchands connaissaient tout aussi bien le ciel que la terre pour s'orienter et savaient lire dans les constellations d'étoiles pendant la nuit. J'ai pu aussi observer comment ils disposaient des aiguilles très fines de métal noir dans des coupelles d'huile. Ils croyaient qu'en tourant sur elles-mêmes, ces petites aiguilles leur indiquaient la direction des mers du sud. Je peux témoigner aujourd'hui que cette croyance était fondée, car je les ai accompagnés pendant plusieurs mois jusqu'aux mers les plus méridionales. Je peux attester que grâce à cet instrument prodigieux ils ne se sont jamais trompés de chemin. Je pense que ces aiguilles enchantées pourraient-être aussi très utiles aux navigateurs.

[…] Au milieu de la première nuit passée dans cette oasis secrète, *Salmos* m'a réveillé et m'a offert un breuvage âcre où avaient infusé des herbes qui brouillaient les *frontières entre les rêves et la réalité*. Ensuite, il m'a présenté à un vieil homme nommé *Nabṭu*, assis noblement au pied d'un grand arbre. La profondeur de son regard m'a fait penser qu'il pouvait avoir atteint un âge de bien trois siècles. Étrangement, le grand arbre contre lequel il était adossé, diffusait une lueur bleutée. Je fus très surpris de constater que *Nabṭu* comprenait et parlait toutes les langues du monde. Comment dans un lieu si éloigné de tout, cet homme avait-il pu les apprendre ? Avec moi, il s'est exprimé en Grec d'une voix lente et calme, comme un vieux conteur qui nous raconte les légendes des temps anciens.

Je compris qu'il n'avait plus quitté son arbre sacré (un *Commiphora)* depuis des siècles et qu'il n'avait pas vu de visiteur venu du Nord depuis des années. Il m'a raconté qu'il y a fort longtemps, un roi nommé *Nabonide* s'était perdu avec ses cavaliers et avait trouvé l'oasis par hasard. Ils étaient assoiffés et avaient presque sombrés dans la *folie des sables* lorsqu'ils sont arrivés. Nabṭu les a recueillis quelques jours mais leur a fait boire « la boisson de l'oubli » avant leur départ, pour qu'ils ne puissent pas révéler l'emplacement de l'oasis.

Il m'a expliqué que son arbre sacré était le premier de la lignée des « C'phra » (*Commiphora)* à avoir été planté au nord de l'Arabie. Il en avait semé la première graine ici-même avec son grand-père, lorsqu'il avait huit ans. Son grand-père l'avait rapportée d'une longue expédition aux cités de *M'rib* (probablement *Ma'rib*) et de *Y'ha* (probablement *Yeha* situé aujourd'hui dans le Tigré en Éthiopie). Il lui avait ensuite bien recommandé de ne plus jamais s'éloigner de l'arbre et d'en prendre un très grand soin : « à cette condition l'arbre et l'enfant formeraient une tresse de « Vie immortelle » qui veillerait sur la *Vérité* pendant toute l'Histoire de l'Humanité… ».

D'une voix basse, presqu'inaudible il m'a raconté que son ancêtre avait ramené ici une caravane *très* particulière, chargée d'épices et d'or. Mais, elle était surtout le premier convoi chargé de « rouleaux sacrés », les fameux *Effur* confectionnés au pays de Saba. Il continua d'une voix mélodieuse :

-Dans le pays de Saba, *Leilith* joue avec le visible et l'invisible grâce aux *Effur*. Elle est à la fois un démon et une force de Vie inimaginable ! dit-il, à voix très basse, en scrutant craintif, les étoiles qui brillaient dans le ciel clair. Personne ne peut la voir, mais elle est partout à la fois ! Je sens qu'elle est ici même et qu'elle veille sur nous.

Son geste furtif m'a fait réaliser qu'au cours de mes précédents voyages, j'avais déjà entendu mentionner le nom de « *Lilith* » par les peuples de Judée. Ils évitaient d'ailleurs d'en parler et ne l'évoquaient qu'avec la plus grande précaution : selon eux, il ne fallait surtout ni prononcer son nom, ni même tenter de l'imaginer, au risque de provoquer sa propre mort, ou même de déclencher la fin du monde. Le nom « *Leilith* » m'a fait penser à « *Leila* » (qui veut dire la nuit chez les peuples arables) et « *λίθος* » (*Lithos* qui signifie « pierre ou fait en pierre » chez les

Grecs et de nombreux peuples d'Asie). Son nom pourrait vouloir dire « pierre sombre ou pierre de la nuit ». On m'a conté en Égypte, que dans les temps très anciens, une étoile venue du ciel est tombée dans le désert et y a dispersé de grandes pierres noires aux pouvoirs mystérieux. Le vieillard continua et confirma que mon intuition n'était pas si déraisonnable :

-*Leilith* serait née lors de la dernière chute du ciel. Les premiers peuples ont raconté à leurs enfants qui l'ont raconté à leurs enfants et ainsi de suite, avant même que l'on sache écrire.

-Elle aurait été enfantée par la rencontre d'une étoile lointaine et de la Lune, me dit-il. Le sillage de feu qui a illuminé la nuit a indiqué le chemin aux tribus du désert. Les ancêtres racontent qu'ils l'ont trouvée près du brasier incandescent provoqué par la chute de l'étoile. Elle se tenait là immobile et souriait dans la nuit, à côté d'une pierre noire : « la Pierre dans la Nuit ! » Il continua :

-Pour les peuples du sud, *Leilith* est la mère de tous les Dieux. Mais il est interdit aux Dieux eux-mêmes, de la représenter ou même d'y penser, car « prononcer son vrai nom » les rendrait mortels sur le champ. Le roi *Nabonide* venu des contrées du Nord était un adorateur de la Lune et sans le savoir, il était venu chercher *Leilith :* les peuples de Sumer la vénèrent en pensant qu'elle est la divinité *Sîn*. Je pense que c'est *Leilith* qui a conduit *Nabonide* jusqu'à moi, pour que je le sauve, mais il n'était pas prêt à comprendre son secret, car il avait été un Roi guerrier.

Il continua :

- Mon grand-père m'a confié que *Leilith* aurait enfanté deux filles jumelles après ses noces avec un Homme d'une douceur et d'une bonté exceptionnelles.

-Nommées Saba d'Ébène et Saba d'Or, en raison de la couleur de leurs peaux, elles « règnent » encore aujourd'hui sur les terres de situées de part et d'autre de la mer rouge, au sud de la péninsule arabique. Par les *Effur*, leurs royaumes gardent l'entrée du monde des milles lunes. Ces deux royaumes sont unis par un « pont de rêves » qui forme une arche gigantesque au-dessus des portes méridionales de la mer Érythrée. Il existe ainsi deux palais de part et d'autre du détroit. L'un appartient à la Reine Ebène, dans la région du Tigré, l'autre à la Reine Or, dans le sud du Yémen.

Pourtant, il nuança ses propos et me précisa que les peuples du Nord racontent une histoire différente : « les reines de Saba seraient le fruit de l'union sacrée de *Leilith* et du Dieu Ra des Égyptiens (l'équivalent de Zeus pour vous les Grecs). Les Égyptiens évoquent de leurs côtés que « leur *Lilith* ne serait pas venue des étoiles mais qu'elle serait '*le reflet rouge d'Isis*' qui s'est mirée dans la mer Érythrée». Et c'est peut-être pour cela qu'on a pensé « qu'elle était la fille de la lune et des étoiles » car dans le miroir de l'eau son image se serait mêlée au reflet des astres.

-Cependant, ajouta-t-il, les pharaons et tous les autres rois ont voulu en cacher l'existence, car *Lilith* est une déesse d'Amour et de Paix. Ils l'ont représentée Noire pendant la nuit et Invisible le jour, pour qu'on ne puisse pas ni la voir, ni l'imaginer. Une histoire semblable est racontée dans les peuples de Judée où elle a été assimilée au Démon. Prôner l'amour menaçait trop le pouvoir des patriarches avides de Gloire et de Conquêtes. Ils l'ont diabolisée…

L'alcôve de la Reine de Saba

[…] Abasourdi par ses propos, j'entendis dans mon demi-sommeil, la douce voix de Nabṭu qui poursuivait lentement son récit :

-Comme il était le plus expérimenté d'entre eux, mon grand-père a été chargé par les siens de rapporter des épices précieuses du pays de Saba. Alors que je n'étais qu'un enfant, il m'a raconté sa surprise lorsqu'il avait pour la première fois aperçu les rouleaux *Effur* déployés aux portes du palais de Y'ha. Les murailles en étaient

entièrement recouvertes. C'était un spectacle « époustouflant » disait-il en faisait une mimique très particulière qui lui donnait l'air un peu niais.

-Les *Effur*, disait-il, donnaient « une impression de grandeur sacrée qui apaisait les visiteurs. Ils calmaient immédiatement les désirs de conquêtes de tous les assaillants ». On ne sait si ce sont les motifs, les couleurs ou les parfums qui en émanaient, mais à leur vue, les guerriers déposaient armes et offrandes aux pieds des murs en se prosternant.

Mais un jour, mon grand-père a réussi à s'introduire dans le palais de la reine...

Comme il avait la peau sombre et des traits fins comme les Éthiopiens, il a eu l'idée de se parer comme eux, de plantes et de fleurs, et de se peindre des grandes lignes colorées sur le corps avec les pigments de plantes. Par ce stratagème, il a pu pénétrer à l'intérieur de de Y'ha, alors que tous les marchands du Nord devaient attendre au pied de la cité, en contrebas du haut plateau.

-Combien de temps y est-il resté ? c'est difficile à dire, car selon lui, « le temps là-bas ne s'écoulait pas de la même façon qu'ici… ». Il est revenu, selon son expression avec « *sa Reine de Saba* » et leur fille *Mahremit* qui était née là-bas. *Mahremit* est ma mère.

-C'est ainsi qu'il a apporté ici les premiers *Effur* car ni *Mahremit*, ma mère, ni sa mère, ne pouvaient s'en séparer. A leur retour, ils avaient aussi emporté et les graines de toutes les plantes qui poussaient là-bas et les ont plantées ici : elles sont à l'origine de notre oasis qui est protégé par les djinns du désert. Il poursuivi :

-Le soir, avant de m'endormir, mon grand-père me racontait que pendant la nuit à Y'ha, les *Effur* émanaient une lumière surnaturelle. Cette lumière attirait toutes les lucioles de la région qui se mettaient à danser en tourbillonnant au-dessus du palais. Toutes les nuits, la « lumière des djinns » veillait sur le royaume. C'est pour cette raison que depuis, on nomme la région « *la terre des mille lunes* », car on a l'impression que toutes les nuits sont des nuits de pleine lune.

-Les « *mille lunes* » ont à leur tour, engendré « *les mers de lait* », car toutes les nuits, la mer Érythrée éclaire le ciel d'une lueur opalescente. Elle devient blanchâtre comme si « toutes les âmes s'étaient mises à luire depuis les profondeurs » et les lendemains, les pécheurs ramènent des poissons à profusion. Ainsi, tout le royaume vivait dans la prospérité. Les peuples de Saba racontaient aussi que « c'était le lait de toutes les femmes heureuses du royaume qui rendait la mer lumineuse en s'y baignant ». C'est pour cette raison qu'on l'appelle aujourd'hui la « *mer de lait* ». Ainsi, les femmes de Saba ont réussi à maintenir la lumière, la paix et l'amour dans leur Royaume. C'est pourquoi les hommes leurs ont voué un culte et un profond respect : elles étaient les mères de la Vie et de la Création : elles apportaient la joie et la prospérité. Un soir quand j'étais un peu plus âgé, mon grand-père m'a raconté une histoire encore plus extraordinaire ! Il avait une sorte d'excitation lorsqu'il abordait ce sujet :

-Certains rouleaux étaient, selon lui « véritablement magiques » ! Il les avait aperçus furtivement en se glissant au cœur du palais. Ces *Effur* entouraient « *l'alcôve sacrée du lit royal* », une alcôve gigantesque qui montait jusqu'au ciel car depuis le règne de *Leilith*, le lit de la Reine était destiné à accueillir des géants ou des Dieux !

Le chagrin de Zeus

-Attiré par la lumière surnaturelle qui tournoyait au-dessus du lit de la Reine, Zeus en personne (Ra ou le Dieu des Dieux) l'a rejoint pendant une nuit.

-Envouté par sa magie et ses charmes, il n'aurait plus jamais voulu la quitter, refusant de retourner à l'Olympe qui lui paraissait, en comparaison, bien ennuyeuse. On dit qu'elle lui aurait volé son âme car lors d'une étreinte particulièrement intense qui aurait duré un siècle, il lui aurait avoué « son vrai nom » ! A l'instar d'Ulysse, retenu par la nymphe Calypso, il y serait resté « captif » pendant plus de mille lunes…

-Inquiets de sa disparition, les Dieux de l'Olympe seraient alors venus le chercher au palais. Mais eux-mêmes n'auraient pas pu s'en extraire car ce lieu magique les a replongés au cœur de leur enfance tant regrettée.

-Pour se libérer de ce sortilège, ils ont décidé d'un commun accord, de « sublimer » le charme de Saba. Pour ce faire, ils ont compris qu'ils devaient recréer les *Effur* partout autour d'eux, du microcosme au macrocosme, de l'invisible au visible. Toutes les formes et motifs de la Nature devaient reproduire les *Effur* !

-Par exemple, on dit qu'Héphaïstos, le Dieu des entrailles de la terre, aurait décidé que des rouleaux de lave incandescente se dérouleraient le long des pentes des volcans. Le feu et les braises y dessineraient la folie créatrice des entrailles de la Terre. De leur côté, Dionysos, Demeter et Éole auraient conçu ensemble qu'à la lisière de leurs trois éléments « *l'eau, l'air et la terre »*, les océans déploieraient inlassablement des rouleaux d'azur sur le littoral. Ils feraient jaillir des myriades d'étoiles d'écume, d'inlassables jeux de reflets et de transparences dans toutes les vagues des océans. A la lisière de leurs mondes se récréeraient inlassablement les secrets des *Effur*.

-Ainsi, pour apaiser le chagrin de Zeus, les Dieux s'étaient accordés pour faire émerger les *Effur* dans tout l'univers, des constellations les plus lointaines aux plus petites formes de vie…

-Où qu'il porte son regard, Zeus pourrait contempler le spectacle de la Création. Il pourrait s'enivrer et oublier la Reine de Saba en contemplant la Nature.

-Certains racontent pourtant que l'effort des Dieux n'a pas suffi à apaiser son chagrin. C'est pour cette raison que la Reine de Saba serait allée le retrouver secrètement chargée d'or, d'épices et d'*Effur* au cœur d'un désert situé plus au Nord, vers les royaumes de Judée.

La prophétie de Nabṭu

Nabṭu sentis que j'étais troublé par ses histoires et il avait dû percevoir je commençais à sombrer dans une méditation somnolente. Il me réveilla en parlant d'une voix plus forte :

- Tu comprendras mieux mes paroles à la fin de ton voyage ! dit-il.

-Tu devras être patient, Hérodote ! Il va te falloir traverser le passage « d'entre les mondes » pour renaître dans la vérité !

-Hérodote, écoute-moi bien ! me dit-il en voyant que j'avais du mal à lutter contre le sommeil.

Confus, je réalisais qu'il venait de prononcer deux fois mon nom ! Comment pouvait-il le connaître ?

Il me chuchota ensuite :

-Tu as le devoir de transmettre à la terre entière ce que tu verras au pays de Saba !

Lorsque tu quitteras notre « oasis sans nom », contrairement à Nabonide, je ne te ferai pas boire le breuvage de l'oubli !

- Ainsi, ta quête de Vérité « -*l'autre Vérité, la Vérité Invisible, la Vérité que tous les peuples s'emploient à cacher »,* te conduira à Y'ha…

- Il est écrit que « tu suivras la même piste que Nabonide, mais tu iras beaucoup plus loin que lui. Ce roi pacifique a compris beaucoup de choses mais il a malheureusement terminé sa course à *Tiamat* (Tayma), une cité située à peine plus au Sud. Il y est resté dix ans et à son retour, il n'a pas pu transmettre la paix à son peuple du Nord, car son royaume a été détruit.

-Prépare-toi bien ! car tu seras traversé par des vagues de rêves très douloureuses. Fais bien attention car elles pourraient t'emporter dans la *folie des sables*… Et puis il continua en me secouant l'épaule :

-Toi Hérodote, je sais très bien qui tu es ! Tu es le conteur des « Histoires des peuples » et j'ai lu tous tes récits.

-J'ai d'ailleurs lu tous les livres écrits par les hommes : ils me parviennent ici en rêve… ajouta-il avec gravité, en baissant le ton. Puis il reprit vigoureusement :

-Toi Hérodote, tu es un homme bon mais tu t'es trop longtemps fourvoyé dans les récits des guerres !

-Pour retrouver « ta Nature profonde », tu devras tout d'abord te perdre dans « le labyrinthe des âmes » …

-Rassure-toi, ce labyrinthe n'est que le désert lui-même… Le long du chemin, tu t'instruiras.

-Surtout, n'oublie pas d'écouter les enfants car ils t'aideront à comprendre …

-Tu franchiras la mer du Sud et là, tu rencontreras *Leilith* et ses filles. Là, tu comprendras le secret d'*Effur*…

-Toi, Hérodote, après avoir traversé le passage « d'entre les mondes », tu pourras enfin dévoiler « ***τὰ ἀναγκαῖα πρὸς τὴν τοῦ ἀνθρώπου εὐδαιμονίαν*** » (le secret du bonheur et de la prospérité) à l'humanité entière.

-Mais saches que le secret d'*Effur* ne sera transmis au Monde que par l'intermédiaire d'un autre conteur dans les temps futurs ! Tes écrits seront enfouis pendant des siècles et ne seront retrouvés que par hasard, grâce à la volonté des Djinns …

-Il est écrit que l'histoire d'*Effur* devra attendre longtemps, très longtemps avant d'être racontée… Il faudra attendre que la fin du Monde soit proche pour que les civilisations comprennent son sens caché…

Étais-je en train de rêver ou d'halluciner ? Était-ce le breuvage amer que j'avais bu un peu plus tôt qui me tournait la tête ? je réalisais peu à peu que le vieil homme venait de me charger d'une tâche « de la plus haute importance » pour l'humanité ! Quels étaient les Dieux du désert qui m'avaient mis sur la voie de cet homme ? Est-ce que toute cette histoire qui me paraissait encore plus prégnante que le réel pouvait n'être qu'un songe ? Et puis, ne pouvant plus lutter, je m'endormis profondément. La nuit était déjà bien entamée et *Salmos* avait décidé que nous quittions l'oasis à l'aube. Le voyage a ensuite été très long …

Le regard de Charybde

[…] A mon réveil, encore confus et hébété, je sentis une pression continue sur mon thorax, comme si un gros animal y avait posé une patte lourde et imposante. Quand mes sens commencèrent à percevoir le monde avec un peu plus de précision, je réalisais qu'une griffe acérée s'enfonçait fermement dans mon sternum, elle m'agrippait comme si elle cherchait à me maintenir couché sur le dos. Je sentis un souffle chaud et lourd sur mon visage et lorsque j'ouvris légèrement les yeux, j'entrevis « le regard de Charybde qui semblait me dévisager depuis la nuit des temps ». Sans pouvoir résister, je me noyais dans le gouffre obscur de sa pupille...

L'univers tout entier me dévorait depuis l'infini. Je commençais à distinguer les zébrures qui bordaient une large mâchoire entre-ouverte. J'entrevis furtivement les crocs fins et tranchants dont l'élégance carnassière ne laissaient aucun doute sur l'issue prochaine de notre corps à corps. Et dans ce demi-sommeil, j'éprouvais une satisfaction résignée : j'acceptais sereinement de terminer mes jours en offrande à ce noble animal. La panthère s'approcha lentement de mon cou tandis que sa griffe s'enfonçait plus profondément dans ma peau. C'était la fin de mon long voyage insensé, perdu au bout du monde, loin des miens, après quatre mois de marche difficile dans les contrées les plus arides de la terre. Avais-je tout sacrifié *inutilement* pour chercher le sens et l'origine d'*Effur*.

Sa respiration chaude dégageait '*le parfum de toutes les forêts'*. Son souffle réconfortant apaisait l'angoisse de franchir le seuil. Je réalisais que la nature était bien faite : l'ivresse que distillaient les parfums prédateurs apaisait leurs proies. Je revoyais les antilopes que m'avait montré *Lihyat*, l'enfant que nous avions recueillie sur le bord du chemin. Elles sautaient gracieusement de rochers en rochers. Pouvaient-elles éprouver elles-aussi cette sérénité juste avant d'être dévorées ? Et puis, je sentis son doux pelage m'enrober en tourbillonnant avec force et sensualité pour m'emporter dans « la dernière danse vers l'abîme ».

Durant un très bref instant de lucidité, j'eu pourtant la conviction de croiser le regard de la Reine de Saba, un regard qui me hantait depuis les débuts de ce long voyage. Et progressivement, les souvenirs depuis mon départ de l'oasis invisible me revinrent peu à peu … Me revint en premier le souvenir de la mission dont Nabṭu m'avait chargée. J'entendais résonner sa voix du fond d'une profonde caverne : « comme tu l'as fait dans tes autres

voyages, tu écriras ce que tu verras de tes propres yeux à Y'ha ». Et puis je vis distinctement les étapes de notre long périple, depuis notre départ à l'aube. J'éprouve encore le sentiment de fraicheur lorsque nous avons pris la route sous les dernières étoiles de la nuit.

Sur les traces de Nabonide

[…] *Salmos* qui guidait la caravane depuis le début de notre voyage m'avait véritablement impressionné, il connaissait l'emplacement de tous les puits entre Petra et la côte sud de la péninsule arabique. Les dromadaires étaient peu chargés et nous avancions vite au début, parmi les canyons bordés de falaises rouges et les hauts plateaux colorés. Le paysage était sec et les nuits étoilées brillaient de mille feux : jamais je n'avais contemplé un ciel nocturne aussi lumineux. Depuis « l'oasis invisible », nous avons marché durant vingt jours sur une piste bien tracée pour atteindre *Tiamat* (Tayma). C'était une oasis accueillante et très animée où j'ai pu reconnaître des constructions de brique et de terre, de style égyptien et babylonien. On y parlait toutes les langues et les écritures de tous les peuples s'entremêlaient sur des tablettes et des rouleaux qu'échangeaient les marchands. De nombreux temples indiquaient qu'une grande partie des habitants vénérait à une divinité depuis longtemps oubliée, la déesse *Nana/Sîn* (Divinité de la Lune du temps des Sumériens). *Salmos* m'expliqua que depuis le passage du roi *Nabonide* venu d'Assyrie un siècle plus tôt, la cité était devenue un sanctuaire de *Sîn*. Effectivement, *Nabṭu* m'avait prévenu et je reconnu l'architecture de temples et palais que j'avais vu à Babylone.

L'Odyssée d'Hérodote… un voyage sans retour ?

[…] Après *Tiamat*, nous avons repris notre route vers le Sud. Plus nous progressions dans le désert, plus nous subissions une chaleur écrasante et une fatigue qui nous faisait peu à peu perdre la raison : était-ce la '*folie des sables*' dont parlait *Nabṭu ?* Nous avons atteint une région très impressionnante par son relief. La noirceur du paysage faisait penser à une punition divine. On aurait dit qu'Héphaïstos avait surgi des profondeurs, en crachant de rage toutes les entrailles de la terre. C'est comme s'il avait voulu nous donner un aperçu de l'autre monde, nous faire comprendre que son domaine est là, tout proche…Tout en me remémorant les laves noires venues des enfers, je sentais la griffe du fauve s'enfoncer davantage dans mon torse.

-Au désert, on est toujours plus près des morts ! m'avait prévenu *Nabṭu*.

Et au fil du temps, je réalisais qu'il s'agissait certainement de mon dernier voyage… Allais-je enfin trouver « ma Vraie Nature », allais-je pouvoir comprendre les origines d'*Effur*, rencontrer la Reine de Saba, accomplir la prophétie de *Nabṭu* ?

Après vingt jours de marche pénible à travers ces terres brûlées, nous sommes entrés dans une région qui, contre toute attente, laissait entrevoir de loin, de nombreux palmiers : c'était « *Yathrib* » (actuelle Médine). Alors que *Tiamat* était une grande oasis fortifiée, *Yathrib* avait l'air sauvage et négligée. La cité ressemblait plutôt à une constellation de jardins, de puits et de groupes d'habitations en pierre sombre dispersés autour d'une oasis. Certaines s'élevaient au-dessus des autres comme de petites tours. Des systèmes d'irrigation très élaborés ont réussi à faire de cette partie du désert, une cité verdoyante et accueillante.

On voyait de temps à autre des *Effur* sur les parois de temples, avec toujours la même joie mêlée de parfums qui s'en dégageaient. Les marchands proposaient avec insistance de magnifiques bijoux où des pierres précieuses étaient serties de métaux. Les hommes de cette région parlaient une langue différente de celles des Arabes du nord, bien que plusieurs mots semblassent y être apparentés. Après deux jours de repos, nous avons poursuivi notre interminable route vers les mers du Sud. On se sentait de plus en plus écrasé en marchant dans les gorges étroites. La force du monde minéral commençait à s'imposer et nous sentions que le désert était en train de nous vaincre.

***Lihyat* sur le chemin**

[…] Un matin, après plusieurs jours de marche, nous avons rejoint un lieu insolite éloigné de toute habitation. Sous un grand arbre solitaire, nous aperçûmes de loin deux silhouettes drapées de couleurs vives : une mère et une jeune fille nous attendaient. Impassible, la mère confia sa fille *Lihyat* à *Salmos* en murmurant quelques mots. Je compris que l'enfant avait soudain perdu la parole et qu'elle devait être conduite aux « plateau des femmes sacrées » pour y être soignée. Elle ne semblait pourtant pas trop affectée et son regard lançaient de vifs éclairs bleutés.

Ensuite, nous avons mis 15 jours pour atteindre une petite oasis dont le nom m'est resté flou. Comme *Tiamat*, la cité sacrée semblait être dévouée au Dieu *Sîn* : tous les temples étaient surmontés de croissants de lune tournés vers le ciel. Nous ne nous sommes pas attardés, car nous avions encore une longue route à parcourir. Un peu plus loin, j'ai entendu dire que ce lieu était nommé « Makkah » (La Mecque actuelle). Le voyage devenait véritablement monotone, je commençais à être envahi par la fatigue et le désespoir. La poussière et le sable nous rongeaient la peau, j'éprouvais des douleurs aux pieds et aux jambes. Cependant, au fil des jours, j'observai peu à peu que la terre devenait progressivement moins aride. Certains sommets retenaient des nuages et les arbres commençaient à ponctuer le paysage de taches vert foncé. Plus on avançait, plus les hommes de la caravane s'animait. On approchait enfin des régions aux aromates si convoités. De temps à autre, *Lihyat* me montrait en silence, des animaux cachés derrière les pierres ou enfouis dans le sable. Un matin elle m'a tapé sur l'épaule pour attirer mon attention sur un troupeau d'antilopes qui sautaient gracieusement à l'horizon. Plus je marchais plus mes pensées vagabondaient et plus ma raison semblait s'égarer. J'avais l'impression de rêver tout en étant éveillé et j'éprouvais des sursauts de lucidité qui me faisait comprendre soudainement des choses qui m'avaient longtemps intriguées. Ce voyage était en train de me changer. Plus nous avancions vers le sud, plus je réalisais que toutes les certitudes que j'avais acquises lors de mes précédents voyages se dissipaient. Et à mesure que les chemins devenaient de plus en plus périlleux, je compris que l'on ne pouvait pas lutter contre les forces de la nature.

Le Livre de la Terre

[…] Depuis plusieurs jours déjà, les rares hommes que nous croisions nous parlaient du pays situé au-delà du détroit. On entendait souvent : « Là où les deux terres se rejoignent pour fermer la mer Érythrée, il faut se méfier de nos rêves car ils sont si puissants qu'ils peuvent devenir maléfiques… »

A la fin d'une journée de marche particulièrement fatigante, je me sentais à bout de force. Nous avons établi notre campement le long de la berge d'un large Wadi qui s'écoulait lentement. Nous nous sommes baignés dans l'eau fraiche et je me suis assoupi un peu plus haut sur la rive. Dans un demi-sommeil, j'ai entrevu *Lihyat* plus bas au bord de la rivière. Avec un roseau, elle dessinait des grandes courbes sur le sable mouillé. Elle faisait des gestes gracieux et jetait de temps à autres des regards furtifs dans ma direction. J'eu l'impression qu'elle cherchait à attirer mon attention et je regardais avec plus d'attention les motifs qu'elle avait tracé sur la berge. Ils étaient amples et vigoureux, on aurait dit les lettres d'un alphabet imaginaire, expressif et plein de joie. Le premier signe semblait représenter un rameau inscrit dans un cercle, le deuxième représentait une spirale qui s'enroulait sur elle-même comme le font certains coquillages. Une vague les effaça et l'étendue de sable redevint parfaitement lisse…

Je me sentais sombrer dans une torpeur agréable. J'eu l'impression que mes pensées s'effaçaient au gré de l'eau et tourbillonnaient comme le coquillage que la jeune enfant venait de dessiner. Et puis à mon insu, mon regard se posa un peu plus loin sur la rive : toutes les plantes et branches d'arbres emportées par la rivière s'étaient accumulées sur le lit d'argile. Certaines y avaient laissé leurs empreintes, un peu comme les signes que l'enfant venait de dessiner. Mais situées trop haut sur la berge, elles ne pouvaient être effacées. On pouvait ainsi y répertorier toutes les plantes qui avaient été emportées par la rivière, depuis de nombreux jours, des semaines ou peut-être même des mois. Au milieu des feuilles, des fleurs qui avaient imprimé leurs formes dans la vase, il y avait aussi des plumes d'oiseaux, des ailes de papillons et des petits ossements d'animaux. Dans ma confusion,

je réalisais que tous ces êtres avaient laissé là, leurs empreintes, empreintes qui ressemblaient curieusement aux motifs des *Effur*.

Ainsi, sans l'intervention des hommes, la Nature peut aussi raconter son histoire. On peut la lire en regardant les empreintes déposées sur les couches d'argiles. J'ai sursauté en pensant tout d'un coup que c'était probablement l'explication des empreintes de coquillages que l'on trouvait au sommet des montagnes d'Égypte (Enquêtes, Livre II). Les roches nous montrent *aujourd'hui des traces de mondes qui ont disparu.* Je me souvins alors du loup invisible qui avait laissé ses traces dans la neige au nord de Pont-Euxin (Mer noire). Les plantes et les animaux peuvent donc aussi raconter une Histoire, comme celle des hommes et imprimer de véritables « Livres de la Terre » qui gardent leur mémoire.

En pensant à ce jeu entre le visible et l'invisible, je commençais à frémir, trembler, tressaillir. Tous mes écrits et mes livres emportés par un torrent tournoyaient et allaient se jeter violemment sur les rochers. Les Rois, les héros et les guerres disparaissaient au loin, dans les flots de la rivière. Je voyais de plantes croître à leur place, je voyais les antilopes courir gracieusement, les panthères à l'affut… Une nuée de pensées confuses me faisaient prendre conscience que j'avais dédié toute ma vie à des choses vaines et illusoires. Quel piètre rôle avais-je joué en glorifiant la possession, la destruction et la mort. Je vis alors l'œil de Charybde, le tourbillon avide de la vanité des hommes m'aspirer au plus profond des océans et je sombrai dans un profond sommeil.

Le rire de Saba

[…] Le temps paraissait s'étirer, se ralentir jusqu'à s'arrêter… j'avais l'impression de flotter dans un instant qui durait l'éternité. Me revint alors le souvenir de chants lancinants, du bruit des vagues, l'écume scintillante, la houle lors de la traversée de la Mer Érythrée et puis cette sensation agréable de respirer un air plus frais, plus léger. Vint le tintamarre des cloches, ânes, moutons, chèvres ? et des voix au loin, une langue que je ne reconnaissais plus. Et puis de nouveau l'ivresse, le vertige, les parfums envoutants, les essences, la forêt, les chants de myriades d'oiseaux.

Étais-je encore en train de rêver ? Étais-ce un songe, une hallucination, je me souvins avoir perdu mes esprits lorsque j'ai compris cette chose importante, sur l'histoire de la Vie, sur mon œuvre consacrée aux guerres et aux rois ? Et lentement, en me réveillant, je commençais à distinguer une majestueuse silhouette qui semblait veiller sur moi ; je vis sa crinière noire, aussi sauvage que les laves de volcans ; mon regard s'attarda sur son diadème et la pierre qui brillait de mille feux. Ses grands yeux d'Ébène me dévisageaient avec noblesse. Dans son souffle chaud, je sentis le parfum de toutes les forêts…et tout en se penchant lentement vers moi, elle chantonnait une berceuse, à peine perceptible. Elle pressait fermement ses mains longues et puissantes sur mon torse et lorsque j'ouvris complètement les yeux, je pris conscience que je me réveillais dans le royaume des morts : j'avais enfin rejoint la Reine de Saba.

-Comment te sens-tu homme blanc ? me demanda-t-elle en Grec parfait.

J'étais pétrifié devant tant de majesté. Elle se tenait devant moi comme un fauve immense, comme les sphinx d'Égypte. Je me sentais comme un enfant timide et je me mis à bafouiller maladroitement :

- Suis-je arrivé au royaume des morts ? êtes-vous 'réellement' la Reine de Saba ?

Elle éclata alors, d'un rire puissant et joyeux ! et je perçu une lueur de malice et de bienveillance dans son regard.

Effur et la fête de la création

[…] Ce n'est pas à proprement parlé un culte, une célébration ou une fête, c'est tout à la fois ! Leurs manières d'honorer les divinités n'a rien à voir avec celles des autres peuples que j'ai rencontrés. C'est ce qu'on pourrait appeler une manifestation de joie qui se déroule avec la nature au moment des migrations d'oiseaux. Chaque année, les peuples de Saba attendent le retour des oiseaux qui reviennent de leurs longs voyages. Les oiseaux de

toutes les contrées du monde se réunissent sur les hauts plateaux à la fin de la saison des pluies. Après ce rassemblement, ils repartent chacun sur leur chemin plus au sud.

Un jour de novembre, j'ai vu des millions d'oiseaux arriver par le Nord. Les immenses nuages roses se sont posés sur les berges du lac. Pendant plusieurs jours, ils tourbillonnaient dans les airs et se livraient à des danses impressionnantes à la surface de l'eau. Ils n'étaient pas du tout effrayés par les humains qui ne les chassaient pas. Au contraire, ils semblaient les attendre : tous les habitants de la cité, parés de plantes et de fleurs sont venus les rejoindre pour participer à une grande cérémonie.

Certaines femmes impulsaient des rythmes effrénés sur des tambours en peau de chèvre. D'autres soufflaient dans des grands tuyaux en bois d'une manière saccadée. Toutes chantaient des voix différentes qui s'intriquaient de manière complexe. Chercher à les écouter unes à unes nous démultipliait l'esprit et nous entrainait dans une état mental particulier. On se sentait libéré, on avait l'impression de tanguer sur une barque et de chavirer à tout instant. Tous ces sons se mêlaient harmonieusement au concert des oiseaux. Ce concert donnait immédiatement envie de danser et de rejoindre le cortège. Les hommes faisaient des gestes amples, ils vibraient et sautaient en s'élançant toujours plus haut vers le ciel. On aurait dit qu'ils cherchaient à attraper les nuages. Parfois les grues cendrées et les cigognes soulevaient les enfants et les faisaient danser dans les airs. Encore une fois, de tous mes voyages, je n'avais encore jamais vu de tels spectacles.

La nuit, éclairés par la lune, les arbres luminescents et les tourbillons de lucioles, on écoutait les enfants du village raconter l'histoire de la Création. Tous étaient assis dans le sanctuaire *Effur*, un temple délimité un cercle d'arbres où étaient suspendus les rouleaux. J'ai alors compris ce que Nabṭu appelait « l'alcôve de la Reine de Saba » … Nous étions dans le sanctuaire de la Création ! et la fête allait durer plusieurs semaines, jusqu'au départ des oiseaux…

J'appris plus tard l'origine du mot « *Eff-Ur* »

Effur, m'ont dit les femmes sacrées « est le lieu de la Création, de la conception ». C'est le lieu de la fécondation des êtres vivants et des esprits depuis l'origine du Monde. Le mot '*Ur*' disaient-elles, a été soufflé par un rêve à *Leilith*, leur mère, la veille d'accoucher … Le rêve lui disait :

-Toutes les formes vivantes viennent de '*Ur*' ! Toi*, Leilith*, tu es la fille de l'invisible ! Notre ancêtre à tous est invisible, il est minuscule comme un grain de sable au fond des océans. On ne peut le représenter, ni même y penser car cela nous ferait perdre l'entendement…

Les femmes qui semblaient toujours très critiques vis-à-vis des histoires des anciens m'ont raconté qu'il existait une explication alternative. Et celle-ci rejoignait étrangement le rêve éveillé que j'avais fait au bord de la rivière :

-Les hommes qui partaient extraire des roches pour construire les temples trouvaient régulièrement des « pierres d'arbres » ou des « arbres de pierre » dans des couches des montagnes. Dans certaines strates, ils ont trouvé des empreintes de rameaux, de feuilles et d'animaux qu'ils n'avaient jamais vu autour d'eux. Ils ont montré ces empreintes à tous les voyageurs dont les chemins se croisaient à Yeha, ceux du sud, de l'ouest, de l'est et du nord… Tous étaient d'accord, il s'agissait d'animaux et de plantes qui n'existait nulle part sur terre : ces empreintes provenaient d'êtres aujourd'hui invisibles ! Comment alors ces êtres invisibles ont-ils pu laisser des traces, comment ont-ils pu dessiner leurs formes dans les roches ? Les femmes de Saba s'étaient alors réunies en conseil pour éclaircir ce point crucial. Après de nombreuses nuits de réflexion, elles ont déduit que ces êtres vivants avaient bien dû exister.

-Ils étaient probablement présents sur la terre il y a très longtemps et ils ont disparu depuis… c'est comme les animaux qui viennent s'abreuver à la rivière : ils laissent leurs traces dans l'argile et puis ils disparaissent dans les forêts. Grâce à leurs empreintes, on sait qu'ils sont passés par là...

C'est ainsi que les femmes de Yeha ont compris que l'histoire de la Vie était écrite dans le grand livre de la terre. Les rouleaux d'*Effur* racontent cette histoire et rendent hommage au miracle la Vie. Quant à moi, j'étais stupéfait

d'entendre le récit du rêve que j'avais fait lorsque j'ai perdu connaissance au bord de la rivière. J'en ai trouvé l'explication dans la scène que je vais vous raconter maintenant.

Les fruits de la connaissance

Mon vieil ami Sophocle aurait pu sourire ou même éclater de rire, lui-aussi, en me voyant assis-là, sur les bords du lac. Les habitants de Yeha avaient créé une retenue d'eau avec le concours des plantes aquatiques, des arbres et de la terre. C'est le lac des festivités, le lac qui accueille les oiseaux invités du monde entier, il les désaltère après leurs longs voyages, mais il est aussi dédié à une tout autre activité…

Je me tenais là silencieux, entouré de nombreux enfants. Revêtu les de grandes feuilles et de fleurs, je me fondais dans le paysage, comme les hommes de Saba, discrets et presqu'invisibles dans la nature. Nous rêvions ensemble, sur une grande étendue sablonneuse bordée d'eau claire, à l'ombre des oliviers du Tigré. J'avais beaucoup changé depuis mon réveil d'entre les griffes de la panthère… comme un enfant timide, je lui avais posé la question en tremblotant :

« Êtes-vous 'réellement' la Reine de Saba ? »

Et puis j'entends encore et je crois qu'il restera à jamais gravé dans ma mémoire, j'entends encore résonner son éclat de rire. Mais ce n'était pas n'importe quel rire… c'était un rire merveilleux, chargé de bonté et d'amour, un rire divin, profond, un rire délicat, perlé de douceur, de parfum de roses et de jasmin, le rire d'une Reine, une Reine joyeuse et lumineuse.

Sahle est son nom ! *Sahle* est le nom de Reine qui a ri, qui m'a soigné et qui par la suite m'a accueilli chez elle jusqu'à la fin. *Sahle* a les traits d'une déesse, *Sahle* est la douceur, *Sahle* est la lumière … Lorsque son rire s'est apaisé peu à peu, elle m'a répondu en Grec limpide et chantant, d'un ton enjoué :

« Ici, nous sommes toutes les Reines de Saba ! »

-Tu vas très vite apprendre qu'à Yeha, toutes les femmes sont des Reines, nous sommes toutes les filles de *Leilith*.

-Nous partageons toutes, ses rêves et ses secrets.

-Toi, Hérodote, nous te connaissons, nous t'avons accueilli ici pour qu'un jour, tu racontes *Effur*, à l'humanité entière !

-Tu dois apprendre aux peuples du Nord à rêver, à aimer ! sinon ils disparaîtront, ils détruiront toute Vie sur Terre…

-Car la plupart des hommes de ce Monde, ne savent pas rêver. Ils détruisent la forêt et le Monde parce qu'ils ne savent pas rêver, ils ne savent pas aimer ! » insista -t-elle.

-C'est parce qu'ils ne connaissent ni les plantes, ni l'amour, ni les secrets des origines qu'ils sont violents et malheureux…

-Mais en attendant, reste avec nous, tu es un bel homme. Durant ton voyage nous avons pu observer que ton âme est noble et curieuse, tu sais encore t'émerveiller comme un enfant…

-Cependant, sois patient ! nous devons t'apprendre beaucoup, beaucoup de choses pour que tu les transmettes plus tard aux peuples du Nord… Nous devons surtout t'apprendre… comment apprendre, car les peuples du Nord se sont trompés de chemin, ils ne savent plus apprendre, et c'est aussi pour cela qu'ils sont violents et malheureux…

[…] Depuis son rire, des mois ou des années se sont écoulés … le temps est de Nature différente, peut-être même que cela fait une éternité ? Je pense n'avoir jamais été aussi heureux. Les habitants de Saba vivent dans une harmonie totale entre eux et avec la Nature. Je n'ai jamais ressenti la moindre compétition, agressivité, ou

violence entre les hommes et les femmes. Le peuple entier vit dans la célébration de l'amour, de la paix et de la création.

Et puis *Sahle* m'a insufflé un goût de vivre que j'avais perdu depuis bien longtemps. Un goût de vivre qui s'était éteint peu à peu, à force d'avoir été imprégné par les récits de guerre, les histoires de rois avides, de héros orgueilleux, de ruses du pouvoir, de haines, de destructions… Les civilisations du Nord que j'ai côtoyées et décrites durant ma vie entière sont tristes et mortifères ! Leurs « Histoires » que j'ai tant racontées ne propagent que la noirceur du pouvoir dans un profond désespoir … *Sahle* au contraire, m'a appris l'amour de la vie et c'était à mon tour le de transmettre au monde entier…

Sur la rive du lac, je repensais avec émotion à son accueil chaleureux, je me sentais immergé dans la joie des enfants et le temps semblait suspendu. Des oiseaux multicolores s'ébattaient dans l'eau claire et je sentais le vent léger caresser mon visage. Les enfants dansaient autour de moi. Ils rayonnaient de grâce et de légèreté et pourtant ils prenaient leur tâche très au sérieux.

Devant cette scène, Sophocle mon ami, aurait pu croire « qu'un Vieux Maître lettré était en train d'enseigner Hésiode, Homère, ou ses propres tragédies à des enfants de contrées barbares… »

En fait, il n'en était rien : c'était exactement le contraire ! Tous les enfants réunis là autour de moi étaient chargés de combler mes lacunes, d'affiner mes connaissances sur la Nature, les plantes et la « vision du Monde » des peuples de Saba. Peut-être allaient-ils enfin me confier d'autres secrets d'*Effur* ?

A Yeha, l'essentiel des connaissances provenaient du jeu, du plaisir, des rêves et de l'observation. Les ancêtres et peut-être *Leilith* en personne, avaient compris que « rêver et contempler » étaient indissociables : les rêves modifiaient les observations et l'observation influençaient les rêves. Les peuples de Saba avaient donc accordé une grande importance et même un culte à ce que je traduis ici par « *l'imaginaire contemplatif* ». Selon eux, cet « état mental » était le premier principe de la compréhension du Monde et de son Origine. Pour le second, il fallait écouter son intuition, le plaisir et la jouissance.

Par exemple, lors de nos premières nuits, Sahle m'a appris comment s'étreindre dans la douceur et dans la lenteur : « pense aux plantes ! » disait-elle. Et ce fut dans les mystères de la nuit qu'elle m'a appris à connaître le Monde Végétal et le Monde Féminin…

-Imagine que tu es un grand arbre : tu me prends tendrement dans tes bras ; imagine que ta sève coule en moi lentement, durant des siècles, comme les eaux souterraines qui irriguent ses racines…

-Les plantes se nourrissent de lumière, elles n'ont pas peur du temps, elles savent attendre et leurs essences nous font frémir de sensations les plus intenses » m'avait-elle chuchoté à l'oreille.

-Elles restituent les rayons du soleil, de la lune et des étoiles depuis le plus profond d'elles-mêmes, elles sont la manifestation de l'*Ur*, de tout l'univers.

-Elles distillent des parfums qui perdent nos âmes dans le labyrinthe du temps, elles nous font revivre les premiers instants du Monde. Tous les êtres vivants comprennent le langage parfumé des roses, chaque senteur nous ramène aux sensations premières, celles de notre enfance et celle de l'origine de la Vie…

-Les plantes sont immobiles mais elles savent nous faire voyager mieux qu'un cheval au galop, elles font s'envoler nos esprits, elles nous emportent jusqu'aux confins de la terre…

-Les arômes sont le miroir de nos âmes, ils nous perdent dans le labyrinthe de nos souvenirs, en un éclair ils révèlent notre histoire, la nôtre et celle de la Vie. Ils condensent tout notre être dans l'instant.

-Les plantes connaissent le royaume de l'Invisible et des Profondeurs : elles sentent, se déplacent dans le monde souterrain, elles savent s'orienter sous terre comme nos peuples dans le désert. Elles naviguent dans l'obscurité

à la recherche des sources. Elles nous apprennent l'équilibre entre le ciel et terre. Depuis la nuit des temps elles palpent l'invisible des ténèbres et l'éclatante lumière du ciel…

-En ne vénérant que les animaux, les peuples du Nord ont oublié la douce puissance des arbres, ils ont déséquilibré le monde, ils l'ont rendu agité et impatient, brutal et violent… »

-Pour les peuples de Saba, « se tenir immobile et écouter en silence » est la manière primordiale d'apprendre le Monde. D'abord le ressentir et puis le comprendre… » disait-elle patiemment.

Les peuples de Saba ont depuis longtemps compris que les enfants naissaient avec une curiosité sans limite, un émerveillement constant devant toute chose. Ils ont donc encouragé et cultivé leur faculté de rêver. Ils sont très attentifs à ce que leurs rêves veulent nous dire, à les interpréter et surtout à ne pas les effrayer, pour qu'ils ne se dissipent pas au réveil, comme des nuages de fumées… Les enfants sont profondément vénérés en tant que « Maîtres des Rêves ». Les femmes de leur côté, sont les complices des plantes et des fleurs… Les Femmes et les Enfants sont ainsi les porteurs de la connaissance, ils en cueillent les fruits et les offrent de génération en génération.

L'alphabet éphémère

La leçon de ce matin-là est consacrée comme depuis plusieurs semaines à « l'alphabet éphémère ». Les enfants dansent autour de moi pour m'enseigner comment tracer des « lettres » sur le sable. Car c'est en dansant au bord des rivières que ces signes se transmettent depuis l'aube des peuples de Yeha… cependant, la forme et le sens de ces lettres doivent être gardés secrets.

Le rituel est strict : on ne peut les dessiner que sur les berges, suffisamment près de l'onde pour qu'elles puissent s'effacer aussitôt… Au fil de l'eau et des leçons, j'ai appris que ces lettres étaient « le miroir végétal » de notre « alphabet animal ». Alors que les lettres des peuples du Nord reposent sur les signes et les noms d'animaux (Aleph signifie « vache » et est le signe renversé d'une vache, Gimel signifie « chameau » etc), l'alphabet de Saba est basé sur les noms de plantes.

A saba, les deux alphabets se complètent : l'un ressemble au notre et à celui de la péninsule arabique, l'autre m'est totalement inconnu. J'ai appris progressivement à connaître les signes inspirés du monde végétal et des rêves. Chaque lettre constitue le pilier d'un système de pensée profondément original capable d'appréhender le monde dans toute sa splendeur et sa puissance poétique.

Dès la première leçon, j'ai reconnu les signes qu'avait tracés *Lihyat* au bord de la rivière avant que je ne perde conscience, il y a maintenant bien longtemps. Les trois premières sont le rameau dans un cercle (l'amour), la spirale (le détail et le tout), quelques points épars (l'incertitude, le hasard, l'instinct ou l'intuition) …

Aujourd'hui, *Lihyat* se tient là, très dignement parmi les autres enfants. Son regard jette toujours les mêmes éclairs bleutés. En la voyant si enjouée, bavarder et chanter, je réalise que j'ai probablement dû mal comprendre la conversation entre sa mère et *Salmos* car loin d'avoir perdu l'usage de la parole, elle s'exprime d'une voix fougueuse et joyeuse ! Je n'ai appris que bien plus tard qu'elle nous avait rejoint sur la route non pas pour « se » soigner mais « me » soigner : je devais passer « l'épreuve des rêves » avant d'arriver dans les hauts plateaux.

Bien que Nabṭu ait senti que j'étais suffisamment « émerveillé pendant mon sommeil » pour pouvoir être accepté dans la cité, il demanda à sa petite fille de nous rejoindre pour soigner mon âme. A ses yeux, je n'étais pas encore prêt à rentrer à *Effur*.

Sahle m'avait effectivement expliqué que les peuples de Saba connaissaient très bien les coutumes des hommes du Nord : « c'est un monde de haine, de compétitions, de guerre et de destruction » m'avait-elle dit un soir.

-Nous savons que les hommes grecs et les occidentaux ne respectent pas leurs femmes, elles sont méprisées, mal traitées et violées. Ils ne respectent pas non plus les autres hommes, ils les brutalisent et les font travailler de force, ils ne respectent pas les enfants qu'ils malmènent et les humilient ! m'avait-elle dit

-Le Monde d'où tu viens Hérodote est un monde où les âmes sont malades ! A Yeha, les hommes violents sont soignés par les rêves et les plantes qui les apaisent, ou alors ils sont exclus de la cité.

Mais en cet instant précis, en voyant *Lihyat* danser sur le rivage sur le rivage, je comprends rétrospectivement qu'elle a dû influencer mon esprit : c'est certainement elle qui a déclenché mon sursaut de lucidité avant que je ne sombre dans le néant. Ce qui est advenu ensuite durant mon long sommeil a probablement préparé mon esprit au monde de Saba…

C'est donc sur les bords du lac que, depuis plusieurs jours, les enfants m'apprennent les signes et les sens de l'alphabet éphémère. Chaque lettre représente un concept, une émanation ou une évocation poétique. Chaque lettre peut décrire un phénomène. Leur combinaison permet d'affiner la perception du Monde. Leur tracé nuance toute la subtilité et l'évanescence de l'esprit. La manière dont les lettres s'effacent est aussi d'une grande importance dans le sens qu'elle peut apporter.

Par exemple, ils attachent beaucoup d'attention aux choses qui généralement nous échappent : ils suivent la métamorphose des nuages dans le ciel, ils savent décrire les différentes formes de ramifications des arbres, ils suivent avec délicatesse le tracé des courbes des motifs de la nature, ils sont fascinés par les reflets de la lumière dans l'eau.

Mais leur alphabet sait aussi manier les choses abstraites, je dirais même les concepts : ils aiment par exemple la notion de flou, d'incertitude, de complexité… ils doutent continuellement et savent que toute Vérité est relative. Ils ont bien compris que ce qui est *Visible* peut n'être qu'une apparence, et que les choses importantes peuvent être *Invisibles*. Mais ce qui m'a semblé le plus extraordinaire c'est que chaque rêve peut être traduit par cet alphabet. J'étais de plus en plus impressionné en découvrant à quel point cette civilisation était éloignées de nos systèmes rigides de représentation du Monde, de notre manière d'apprendre, d'enseigner, de notre rapport à la violence, de notre manière de prendre et de donner du plaisir… Et j'ai compris une chose primordiale :

-*Comprendre le monde dépend du rapport que l'on entretient avec lui !*

-*On ne pas comprendre ce qu'est la Vie, si on ne la respecte pas ! »*

Le rire d'Hérodote

Mais un jour je leur ai demandé : « pourquoi effacer vos lettres, pourquoi les faire disparaitre, les cacher ? ». Ils m'ont répondu avec une sagesse enfantine :

-s'attacher au visible, à ce que l'on voit, ne suffit pas pour comprendre le monde. Et puis ils ont ajouté :

Ne penses-tu pas, *par exemple*, que ton imaginaire est invisible ?

-L'effacement de nos lettres est à l'image de l'effacement de nos rêves… *pourtant certains rêves peuvent nous marquer à jamais !*

-L'oubli, l'effacement par l'eau est une manière de cacher le superficiel pour garder en mémoire l'essentiel : *l'essence est invisible*, le visible n'est qu'une façade, une apparence… Mais toujours soucieux d'une dualité ils ajoutèrent :

-Mais l'essence peut laisser une empreinte visible, c'est une manière de l'interpréter ! Ainsi, à son tour, une trace peu laisser imaginer l'invisible… c'est une boucle sans fin, un jeu perpétuel entre les choses visibles et invisibles, comme un ruban que tu relies à lui-même comme cela…

Là, ils me montrèrent une forme tellement magique, tellement puissante, qu'elle m'a fait éclater de rire ! Cette forme était simple mais elle était peut-être la chose la plus extraordinaire que j'ai jamais observée ! Parménide en personne se serait agenouillé ! le ruban se refermait sur lui-même en ne délimitant qu'une seule surface, on pouvait suivre cette face… à l'infini !

Et puis il y eut un très long silence… un silence qui laissait entendre (comme l'invisible laisse voir le visible), un silence qui laissait entendre qu'il y avait quelque chose qu'ils ne pouvaient pas encore me dire… Dans ce silence, j'éprouvais une sensation agréable et je me disais que la longue traversée du désert m'avait ouvert la porte d'un autre monde…

Le lendemain, le rivage était constellé de fleurs multicolores, de feuilles et de plumes d'oiseaux. La pleine lune avait fait vibrer les esprits de la nuit et les oiseaux migrateurs commençaient à affluer sur le rivage. Je vis un long tissu étalé sur le sol, il dégageait une odeur enivrante d'essences d'arbres sacrés. Les enfants étaient tous réuni sur la berge, ils semblaient fébriles et amusés, ils crièrent :

-A toi Hérodote, à ton tour de créer ton *Effur* ! Écoute bien ton âme et nos rêves …

Je me suis senti désemparé devant la longue toile vierge, immaculée. Ils ont perçu mon désarroi, la peur qui naissait devant la vaste étendue blanche… J'ai compris alors qu'ils lisaient mes pensées.

Et tout en faisant jaillir des lettres éphémères dans le sable mouillé, ils imprégnaient le Monde de frémissements invisibles. De ces signes qui disparaissaient et renaissaient à la lisière de l'eau, j'ai pu happer au vol, le bruissement délicat des âmes, des nuages, des papillons, des incertitudes, des flous et de la joie… L'entrelac des courbes murmurait tour à tour : « Écoute ton instinct, laisse parler le hasard, laisse venir le destin… ». Et par magie, sur le long rouleau, des volutes de couleurs jaillissaient ; tout un ballet de lumière et de motifs tissait la fresque de nos rêves.

Mon premier *Effur* rejoignit les autres rêves dans « l'alcôve de la Reine ». *Effur* est l'empreinte des rêves, il raconte l'histoire de la Vie, il célèbre la conception ! Concevoir c'est prendre le risque de vivre, de donner la vie, de faire jaillir des idées. La grande fête allait commencer, les nuées d'oiseaux s'étaient regroupés sur le rivage, ils y laissaient des empreintes de joie venue des nuages. *Sahle* s'approcha lentement vers moi et elle me murmura de sa voix douce : « nous attendons un enfant ».

Je relève la tête après avoir tout lu d'un trait. Autour de moi le café est devenu très bruyant, les gens sont fébriles, j'entends de temps à autre « c'est la finale ! ».

-Quelle finale ? de quelle finale s'agit-il ? la lutte finale ?

Non c'est la finale de foot, les esprits s'échauffent et j'occupe une place très convoitée…

-vous prendriez bien autre chose, Monsieur ?

L'air est électrique, la dame au chien se recroqueville devant sa menthe à l'eau, les deux gars du bar ont les yeux rivés vers l'écran et la foule boit des bières en poussant des cris rauques à l'unisson… les clameurs de stades m'ont toujours effrayé…

Page noire, je te vois me voir, je ne peux que m'enfuir…

Tel un Dieu fuyard, égaré, hagard, pyjama rayé en cavale, je rase les murs sur la pointe des pieds…

M'esquiver, m'éclipser, m'échapper, fuir à toutes jambes, n'importe où ... ici, là-bas, ailleurs, dans l'ascenseur !

Je regagne l'appartement. Sur mon bureau je vois la page blanche qui n'a pas bougé. Elle devient transparente, c'est la surface du lac, les caractères se dessinent puis disparaissent, je revois la première lettre : le rameau dans le cercle…

Je la retourne machinalement, comme l'histoire l'a fait pour le 'A', qui représente une tête de taureau retournée, un 'A' qui nous menace de ses cornes…

Et stupéfaction, apparaît tout simplement un symbole bien connu, un symbole qui m'est cher, le symbole d'une époque révolue, adolescence, Woodstock :

Peace and Love …

Je prends enfin ma plume, tout ce que je viens de lire m'a profondément inspiré, on aurait pu croire qu'Hérodote avait vu et commentait les fresques de Julie Ruffe, le monde est étrange parfois !

J'écris toute la nuit. Ce livre m'a donné une bonne leçon : je n'aurai plus peur des pages blanches !

Tu enfanteras dans la couleur ! m'aura enseigné Hérodote.

Le lendemain matin, un peu hagard, je retourne chez le libraire. Sa mise en scène est toujours intacte. De son décor 'clair-obscur' il me tend silencieusement, majestueusement même, le livre sur Britten.

En m'approchant un peu plus près, je réalise que la lueur ne provient pas d'une bougie, mais d'un petit arbre qui veille à côté de lui.

NOTE DU TRADUCTEUR

A l'image des pieuvres qui se dissimulent derrière un nuage d'encre, le livre de George Luis Borges s'invisibilise dans son imprimerie ... A son habitude, le Borges-prestidigitateur nous dévoile *'l'invisible'* au travers d'un '*visible*' illusoire dont la fonction principale serait de nous masquer l'essence des choses. Contrepoint allégorique aux « mots et des choses » de Michel Foucault, ce traité posthume se concentre sur ce que nous cache et dévoile la peinture en jouant avec le réel. Alors que Foucault se perd dans le labyrinthe des *Ménines* de Velasquez, Borges s'égare avec le livre X d'Hérodote dans le sillage de fresques énigmatiques, les *Effur*.

Il nous démontre, au fil des pages que « *la dialectique entre Réel et Imaginaire* » serait selon son expression, *« la plus grande supercherie que l'Histoire ait développée depuis l'origine de l'Univers* ». Emporté par un « *torrent d'invisible* » nous dévalons avec lui la pente de la raison jusqu'à prendre conscience d'une ultime Vérité qui restera cachée à jamais. Certains pourront alors en comprendre le sens.

Il deviendra plus clair au fil de la lecture, pourquoi j'ai choisi de traduire le titre de cet essai par « traité de l'invisible », alors que Borges l'a lui-même intitulé « *Tratado de lo no leído* », littéralement « *traité de l'inlu* ». J'assume ce choix car il explicite d'avantage la démarche de l'auteur et lui apporte une dimension poétique que la traduction littérale aurait occultée. Je reconnais cependant que « *Traité de l'indicible* » aurait orienté le lecteur vers d'autres trajectoires.

Les traductions naissent le plus souvent lors de combats singuliers. Ce n'est qu'à l'issue de « corps à corps » acharnés ou d'exils douloureux que la Genèse s'autorise le choix des « Noms ». Nommer et ériger un sens doit jaillir d'un affrontement intérieur, d'une lutte dont on ne sort que rarement indemne. Depuis la chute de Babel, confusion et ambiguïté sèment le trouble dans le dialogue des peuples. L'incompréhension peut déclencher des guerres et faire vaciller le monde. Le traducteur ressemble alors à Jacob, il affronte une altérité qui lui résiste et ce n'est qu'au terme d'un combat sans pitié, qu'il doit et peut choisir son nom et se traduire devant Dieu. Ne dit-on pas « traduire en justice » ?

La Traduction vient réparer la brèche, elle s'attache à sauver l'humanité du morcellement, de l'éparpillement et de la désagrégation. Le traducteur réside dans la zone sensible qu'est l'entre deux mondes, il est tapi dans l'ombre et habite ce territoire *Invisible* -justement, depuis lequel il a la charge de restaurer la cohérence de l'humanité. C'est depuis son *no man's land* qu'il doit créer un lieu commun, une terre d'asile aux textes des différentes cultures. Et tout le secret du Monde vient de cette interface qui est à l'origine de la diversité, celle du vivant et celle de la littérature ! Car un livre traduit n'est jamais conforme à l'original. Au contraire, il célèbre la naissance d'une nouvelle espèce, l'émergence d'un nouvel objet qui vient de prendre son autonomie, son envol, sa liberté. Métabolisé, il doit passer par les limbes de l'invisible, s'absenter dans la transparence, se dissimuler dans la limpidité ! De ces métamorphoses, il pourra renaître avec des habits neufs, ceux de l'empereur peut-être ?

Mais comment traduire l'indicible ? C'est l'objet du présent traité qui propose une édition bilingue d'un type particulier.

Préface de Jorge Luis Borges

Ce livre est dédié à mon père *« qui était tellement modeste qu'il eût aimé être invisible"*

Quelques années après la publication posthume de mon Traité pieusement voué aux « choses indicibles » (ou « invisibles » selon les traductions), Michel Foucault publiera « les mots et le choses », un livre qui a pris sa source dans mes écrits. Selon ses dires, un de mes textes -*une encyclopédie chinoise des animaux*- « lui aurait provoqué un grand éclat de rire » !

Le Rire de Michel Foucault est à son tour la source de mon inspiration. De fait, il m'a paru important de comprendre certaines choses qui ne sont que rarement explicitées et qui restent en conséquence « invisibles ou indicibles ». Car le sarcasme de Michel Foucault témoigne avant tout de l'aversion que la Pensée Moderne ressent devant les failles de la logique, de la technique et la prétendue rigueur qui érige les performances de la raison en Maître du Temps. Dans les milieux scientifiques ou littéraires, le « Rire de Michel Foucault » relève aujourd'hui « de la farce philosophique », « d'amuse-gueules » pour savants ou « d'apéritif récréatif » qui font frétiller l'auditoire avant d'ingurgiter les « choses sérieuses ». Le rire de Michel Foucault révèle le dédain des temps modernes pour tout ce qui échappe à la raison, pour tout ce qui est invisible ou indicible… Au lieu de s'extasier devant l'enfance, Foucault se moque, le monde moderne fustige, possède et détruit ! « L'homme blanc détruit la forêt car il ne sait pas rêver » nous rappelle Davi Kopenawa ! Et le Chaman Yanomami sait de quoi il parle !

Pourtant, qu'est donc la poésie, sinon qu'une béance subversive de la logique ? Qu'est donc la Vie, sinon une dérobade permanente aux principes inquisiteurs de la physique ? Qu'est-ce donc que le plaisir, sinon la 'grande évasion' des sens de l'orthogonalité technocratique ? Tout aussi déconcertante que poétique, mon « *encyclopédie chinoise des animaux* » a eu le mérite de nous a laisser entrevoir un autre rapport au Monde, ce même rapport qu'Hérodote va découvrir au fil de « *son voyage au bout de la nuit* » …

Note de l'éditeur

Le traité que l'on va lire — ou plutôt dont on va longer les marges — ne décrit pas les choses invisibles. Il n'est pas davantage le discours de ce qui se dérobe au regard. Il relève d'une autre économie : celle des formations discursives qui ne se donnent ni dans la présence d'un texte, ni dans son absence, mais dans une région intermédiaire où le lisible et le non-lu échangent leurs places.

Il ne faut donc pas demander à cet ouvrage ce qu'il signifie, ni même ce qu'il dit. Il conviendrait plutôt de s'interroger sur les conditions qui rendent possible qu'un tel texte existe sans avoir été lu, et qu'il puisse, peut-être, produire des effets sans jamais entrer dans l'ordre de la lecture. En ce sens, ce traité n'est pas l'objet d'un savoir, mais l'indice d'une limite : celle où l'archive se défait, où l'énoncé se disperse, et où le lecteur lui-même cesse d'occuper une position assignable.

Introduction de Borges

Hérodote est considéré aujourd'hui comme le père du journalisme, de l'Histoire, de la Géographie et de l'Anthropologie. Ses récits de voyages décrivent non seulement l'histoire, les mœurs et les coutumes des peuples qu'il a rencontrés mais ils éclairent également « comment les Grecs voyaient le Monde » au Vème siècle av. J.-C. Force est de constater que les neuf livres des « Enquêtes » sont avant tout consacrés aux « Guerres, Héros, Rois et ruses du pouvoir ». Plus de deux millénaires plus tard, l'univers médiatique contemporain offre un spectacle similaire et tend à suggérer que l'humanité s'inscrit sans discontinuer dans une domination masculine vouée à imposer une éternelle violence. Pourtant, le dixième livre des Enquêtes propose une « représentation du Monde » radicalement différente et démontre que le destin funeste que des millénaires de domination masculine voudrait nous imposer ne serait pas inéluctable…

Dans le livre X, on découvre un nouveau visage d'Hérodote : il est tour à tour linguiste, philosophe, biologiste, épistémologue, poète et même peintre ! Bien qu'il soit essentiellement question de « peuples du désert », probablement les ancêtres des Nabatéens et d'une civilisation mystérieuse des lointaines contrées d'Éthiopie, ce livre est avant tout une réflexion sur la création et le bonheur. Hérodote qui a suivi des nomades dans leur long périple jusqu'au sud décrit à la fois, les premières routes des épices et un paysage à couper le souffle.

Mais il se voit confier une étrange mission par un sage au milieu du désert : transmettre les « *Effur* » qui matérialisent **« *τὰ ἀναγκαῖα πρὸς τὴν τοῦ ἀνθρώπου εὐδαιμονίαν* »** -étrange expression que l'on pourrait tenter de traduire par les « *choses essentielles pour le bonheur de l'humanité* ».

En parallèle, ce livre effleure deux qualités voisines : *l'invisible et l'indicible* et les place au cœur d'une réflexion philosophique. On aurait presque l'impression qu'à l'instar des différentes textures du « Ma » (vide ou idée du vide) japonais, il cherche à énumérer presqu'exhaustivement toutes les formes d'invisibilité. Par l'invisible, il nous parle d'indicible, tout en nous laissant croire que nous lisons un récit de voyage.

Ici, les différentes formes d'invisible revêtent des habits qui ne sont pas sans rappeler les concepts chers aux kabbalistes : le secret et la lumière. Il serait presque tentant d'imaginer qu'Hérodote ait pu être influencé par les premiers écrits kabbalistiques, tant son rapport aux lettres évoque le *Sefer Yetsira* (livre de la Création). D'autre part, « l'érotisme pédagogique » qu'il mentionne à propos de l'univers des plantes pourrait être un précurseur antique du *Zohar* (livre de la splendeur).

Cependant, alors qu'il évoque les vertus de l'invisible et de l'indicible, le livre X a été lui-même été *invisibilisé* et censuré depuis des siècles. Comme d'autres textes qui mettent en péril « ordre et pouvoir » -je pense par exemple au Tchouang-Tseu (voir les leçons sur Tchouang-Tseu de Jean-François Billeter) - son texte a été banni de l'histoire.

On sait aujourd'hui que c'est un Corpus de neuf livres des « Enquêtes » qui a été transmis à Aristote par Platon. Platon dit-on, l'aurait reçu en main propre de Socrate, juste avant de boire sa coupe de cigüe en -399 avant J.-C. Et de son côté, Socrate se serait vu confié le précieux manuscrit par le vieil Hérodote qui « avait foi en son intégrité et son courage… ». Qu'est-il donc advenu du livre X ? Quel chemin a-t-il emprunté pour parvenir jusqu'à nous et comment a-t-il pris son autonomie ?

Il faut se rappeler qu'Hérodote était lui-même très imprégné du système de pensée mystique et déductif de Parménide, le premier dans l'histoire de l'humanité, à « comprendre » que la terre était ronde, à la fin du Vème siècle avant J.-C. Il semble donc curieux que dans l'effervescence des idées de son temps, Hérodote ait plutôt décidé de consacrer son dernier livre au désert ! Est-ce l'attrait d'un homme mûr pour le dépouillement, la sobriété ou même le néant ? ou au contraire la découverte d'un phénomène merveilleux, surnaturel « *les Effur* » qui l'aurait stimulé à accomplir un périlleux voyage ?

Selon Démétrios de Phalère, fondateur de la bibliothèque d'Alexandrie en -307 av. J.-C., le livre X d'Hérodote aurait été retrouvé par Callisthène, le neveu d'Aristote, au cours des campagnes d'Alexandre. Il aurait été transmis à Théophraste parmi d'autres ouvrages ainsi que des comptes rendus géographiques, géologiques et biologiques régulièrement convoyé à Athènes depuis les territoires conquis. On sait aujourd'hui que Théophraste, le « versant botaniste » d'Aristote a été fortement influencé par le livre X. Cependant, ce livre a profondément déplu à l'Académie qui le jugeait dérangeant et subversif. Rappelons que l'école d'Athènes se penchait essentiellement sur l'étude des animaux et surtout considérait les femmes comme des « *êtres inférieurs* ». Remettant en cause des principes chers à la domination masculine, le pouvoir et l'ordre établi, il aurait été volontairement écarté des textes de l'académie.

D'une manière intéressante, Callisthène qui était chargé de décrire la grandeur du Roi à la conquête du Monde a suivi une « métamorphose » étonnamment proche de celle d'Hérodote. On sait qu'il s'est progressivement détourné d'Alexandre qu'il jugeait féroce et sanguinaire. Sa désobéissance lui a d'ailleurs valu d'être emprisonné en 327 av. J.-C. Pour s'être opposé à la dérive politique et morale d'Alexandre, on raconte qu'il est mort en détention peu de temps après. Quand et comment a-t-il trouvé le manuscrit d'Hérodote ? restera sans doute réponse. Mais on peut imaginer que le livre X ait pu l'influencer dans la prise de conscience qui lui a été fatale.

Post-scriptum du Traducteur

J'ajouterai encore, et cela me semble important, qu'on ne saurait dire si ce traité appartient à la littérature ou à cette autre catégorie d'objets que l'on hésite à nommer, faute de critères suffisants pour en déterminer le statut. Il ne s'offre pas à la lecture comme un texte, mais plutôt comme une disposition de motifs dont la récurrence, loin d'éclairer leur signification, en multiplie les incertitudes.

Il m'a semblé, en le traduisant, reconnaître un phénomène analogue à celui que présentent certains rêves : non pas une suite d'images qu'il conviendrait de déchiffrer, mais un ensemble de figures qui, à mesure qu'on les interprète, engendrent de nouvelles configurations. Loin de se résoudre, elles se propagent.

Il existe, dans ces formations, une économie singulière : chaque motif n'y vaut pas pour ce qu'il représente, mais pour sa capacité à se reproduire sous des formes voisines, à se déplacer, à se dédoubler.

Ainsi, ce qui n'est pas lu ne demeure pas simplement en attente de l'être ; il travaille en silence, comme ces images nocturnes qui persistent à se transformer sans jamais atteindre un terme.

On comprendra dès lors que la traduction d'un tel ouvrage ne puisse prétendre à la fidélité au sens, mais seulement à la restitution de cette puissance de variation. Traduire, ici, revient moins à fixer qu'à accompagner une prolifération. Peut-être faut-il alors considérer ce traité comme un rêve qui ne serait pas celui d'un sujet, mais d'un langage. Un rêve dont les motifs, indéfiniment, se recomposent.